

# Liens linguistiques

Etudes sur la combinatoire et  
la hiérarchie des composants

Camino Álvarez Castro,  
Flor M<sup>o</sup> Bango de la Campa,  
María Luisa Donaire (éds.)



Peter Lang

---

*Sciences pour la communication*

**L**e point de départ de cet ouvrage est un Congrès international qui s'est tenu à Oviedo en septembre 2008 (VIII<sup>e</sup> Congrès International de Linguistique Française, VIII CILF). On y trouvera, mises en commun, les propositions d'un certain nombre de chercheurs, enrichies par le débat qui s'est ensuivi. Les textes réunis illustrent une réflexion sur les rapports qui existent entre les divers composants linguistiques mis en œuvre lors de la production de la parole.

L'originalité de ce livre réside dans le fait que, pour la première fois dans la littérature linguistique, ces composants sont considérés non pas de façon indépendante mais dans les relations qu'ils entretiennent. Le sujet est abordé à partir de diverses positions théoriques et méthodologiques, plusieurs domaines étant par ailleurs explorés: la réflexion prend naissance à partir d'une marque morphologique visible, d'un fonctionnement syntaxique saillant, d'un comportement sémantique curieux, d'une particularité textuelle ou discursive, et même à l'occasion de manifestations prosodiques.

Les auteurs ont tenu à ajouter un épilogue en hommage à Ivan Evrard, tragiquement disparu, et qui faisait partie des chercheurs ayant conçu, il y a déjà trois ans, le sujet de réflexion abordé dans ce texte.

**Camino Álvarez Castro** est professeur de Langue et Linguistique Françaises à l'Université d'Oviedo (Espagne). Membre du groupe de recherches «Dynamiques argumentatives», elle travaille notamment sur les temps verbaux.

**Flor M<sup>a</sup> Bango de la Campa** est professeur de Langue et Linguistique Françaises à l'Université d'Oviedo (Espagne). Membre du groupe de recherches «Dynamiques argumentatives», elle travaille notamment sur les connecteurs argumentatifs dans une double perspective synchronique et diachronique.

**María Luisa Donaire** est professeur de Linguistique Française à l'Université d'Oviedo (Espagne). Elle anime le groupe de recherches «Dynamiques argumentatives» et travaille notamment sur la notion de polyphonie, qu'elle a appliquée à l'analyse du subjonctif, du conditionnel, des connecteurs, du lexique et récemment de l'adjectif.

---

# Liens linguistiques



## **SCIENCES POUR LA COMMUNICATION**

**90**

### **Comité de lecture**

D. Apothéloz, Université de Nancy 2  
J.-P. Bronckart, Université de Genève  
P. Chilton, Université de Lancaster  
W. De Mulder, Université d'Anvers  
J.-P. Desclés, Université Paris-Sorbonne  
F.H. van Eemeren, Université d'Amsterdam  
V. Escandell-Vidal, Université Complutense Madrid  
F. Gadet, Université de Paris-X Nanterre  
J.-M. Marandin, CNRS et Université Paris-Diderot  
F. Martineau, Université d'Ottawa  
M. Milton Campos, Université de Montréal  
J. Rouault, Université Stendhal (Grenoble III)

Collection publiée sous la direction de  
Marie-José Béguelin, Alain Berrendonner,  
Denis Miéville et Louis de Saussure

Camino Álvarez Castro,  
Flor M<sup>o</sup> Bango de la Campa,  
María Luisa Donaire (éds.)

# Liens linguistiques

Etudes sur la combinatoire et  
la hiérarchie des composants



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

**Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»**  
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la  
«Deutsche Nationalbibliografie»; les données bibliographiques détaillées sont  
disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Publié avec le soutien de l'Association des Professeurs de Français de  
l'Université Espagnole (APFUE)

ISBN 978-3-0352-0022-5  
ISSN 0933-6079

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2010  
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne  
[info@peterlang.com](mailto:info@peterlang.com), [www.peterlang.com](http://www.peterlang.com), [www.peterlang.net](http://www.peterlang.net)

Graphisme: Gilbert Ummel – Neuchâtel

Tous droits réservés.  
Réimpression ou reproduction interdite  
par n'importe quel procédé, notamment par microfilm,  
xérogaphie, microfiche, offset, microcarte, etc.

Imprimé en Suisse

# Table des matières

Introduction .....	1
<i>Alicia Yllera</i>	

## I. La sémantique à la base de phénomènes morphologiques et syntaxiques

A la croisée des chemins: la théorie des stéréotypes.....	7
<i>Jean-Claude Anscombe</i>	

<i>Rasoirs injetables</i> et <i>tissus déchirables</i> : adjectifs finissant par <i>-ble</i> et théorie des stéréotypes .....	25
<i>Pierre Patrick Haillet</i>	

<i>Un groupe de citoyens manifestait/manifestaient devant la mairie:</i> l'accord du verbe, syntaxe ou sémantique? .....	43
<i>María Luisa Donaire</i>	

Les énoncés concessifs: au-delà de la morphosyntaxe et en deçà de la sémantique.....	57
<i>Emma Alvarez Prendes</i>	

La pertinence et la hiérarchie des niveaux de représentation linguistique dans la description des diathèses verbales.....	71
<i>Christel Le Bellec</i>	

Informations prosodiques et travail lexicographique dans le DEC: le cas des phrasèmes .....	85
<i>Lorraine Baqué, Angels Catena et Marta Estrada</i>	

Prosodie et sémantique des mots: pour une morphologie élargie.....	99
<i>Mélanie Petit</i>	

## II. Au carrefour des trois disciplines: morphologie, syntaxe et sémantique

Pour une sémantique non combinatoire en morphologie (et syntaxe): <i>pool et intégration sémantique</i> .....	117
<i>François Nemo</i>	
Le sens figuré au-delà de la sémantique.....	131
<i>María Dolores Rajoy Feijóo</i>	
Morphosyntaxe et sémantique d'un connecteur concessif: <i>néanmoins</i> .....	149
<i>Jesús Vázquez Molina</i>	
Du statut fonctionnel de l'infinitif régi par un verbe de perception .....	165
<i>Fabrice Marsac</i>	
Entre rapports paradigmatiques et syntagmatiques: la focalisation anaphorique .....	185
<i>Marion Pescheux</i>	

## III. De la morphologie à la sémantique

Le conditionnel n' <i>existerait</i> pas, il <i>faudrait</i> l'inventer... Parcours, proposition. De la morphologie à la sémantique grammaticale.....	201
<i>Jacques Bres</i>	
La permutabilité de certaines formes verbales met-elle à mal la relation entre les domaines de la morphologie et de la sémantique? .....	227
<i>Marie-Armelle Camussi-Ni</i>	
Du parfait simple espagnol au plus-que-parfait français: versions d'un malentendu .....	241
<i>Bertrand Verine</i>	
Les verbes en <i>re-</i> itératifs: sens construit et interprétations en discours... 255	
<i>Francine Gerbard-Krait</i>	
<i>Diablement, bigrement, fichtrement</i> ... Des adverbes délocutifs.....	271
<i>Laurence Rouanne</i>	



#### IV. De la structure syntaxique à la sémantique

<i>Il serait à Paris en ce moment. Serait-il à Paris? A propos de deux emplois épistémiques du conditionnel</i> Grammaire, syntaxe, sémantique .....	291
<i>Patrick Dendale</i>	
De la visibilité syntaxique des modes, de l'invisibilité syntaxique des temps.....	319
<i>Lotfi Abouda</i>	
Syntaxe et sémantique dans la construction du sens: remarques sur l'effet épistémique du futur de l'indicatif.....	335
<i>Camino Alvarez Castro</i>	
Le partitif sous l'éclairage de la sémantique et de la syntaxe .....	351
<i>Mercedes Fernández Menéndez</i>	
Créativité et expression figée: entre syntaxe et sémantique.....	365
<i>Guilbermina Jorge</i>	
Remarques syntaxiques et sémantiques sur quelques constructions de quantification totale .....	379
<i>Marie Lammert</i>	
Syntaxe et sémantique de(s) <i>justement(s): continuum</i> ou homonymie? .....	393
<i>Sonia Gómez-Jordana Ferary</i>	
Un exemple d'interaction morphologie-syntaxe-sémantique: les contraintes sur les procès transitionnels au passif périphrastique .....	409
<i>Pierre Jalenques</i>	
Variations syntactico-sémantiques sur la polysémie du verbe «prendre» .....	427
<i>Caterina Manes Gallo et Jacques Rouault</i>	
L'ordre des facteurs altère bien le contenu: le cas de <i>quand même</i> .....	445
<i>Flor Bango de la Campa</i>	
<i>Faire+Vinf</i> : une analyse fonctionnelle.....	461
<i>Iva Novakova</i>	

Les restrictions sémantiques dans les constructions relatives: le cas des prédicats idiomatiques .....	475
<i>Silvia Palma</i>	
Effets contextuels et efforts cognitifs chez La Fontaine .....	487
<i>Alvaro Arroyo Ortega</i>	
Rôle des moyens de la syntaxe expressive dans la formation de la cohésion et de la cohérence du texte .....	499
<i>Olga Mehnichuk</i>	

## V. Epilogue

Ivan Evrard (1973-2007) « <i>In memoriam</i> ».....	511
<i>Laura Pino Serrano et Carlos Valcárcel Riveiro</i>	

# Introduction

Alicia YLLERA

Ce volume contient une réflexion originale sur l'articulation des différentes disciplines linguistiques traditionnellement reconnues – la morphologie, la syntaxe et la sémantique. Il comprend les travaux d'une trentaine de linguistes, ayant tous en commun leur intérêt pour la langue française. Ils analysent, à partir de points de vue différents et complémentaires, l'articulation de ces trois disciplines, leurs limites respectives, leurs interrelations, voire leur possible hiérarchisation.

Il n'est pas étonnant que des chercheurs sur la langue française se soient posé cette question puisque la France et les pays francophones sont parmi les lieux où les études sémantiques et pragmatiques ont connu le plus grand développement dans ces dernières décennies, ce qui a permis à la sémantique de devenir une discipline florissante, après avoir été longtemps le «canard boiteux» de la linguistique.

Les travaux proposés abordent la question des rapports entre les différentes disciplines linguistiques, non pas directement, ce que l'étendue du sujet rendait sans doute difficile, mais à partir d'analyses plus ponctuelles de phénomènes langagiers concrets. Cependant ils apportent tous, d'une façon plus ou moins directe, une réponse au problème de la répartition traditionnelle des études linguistiques en trois grands domaines, les rapports de hiérarchie entre eux, et surtout la possibilité d'une autonomie radicale entre la morphologie ou la syntaxe et la sémantique, dogme naguère fort répandu parmi les linguistes, mais aujourd'hui battu en brèche.

Face à la syntaxe autonome des modèles transformationnels ou la syntaxe identifiée à la sémantique de la sémantique générative, les travaux réunis dans ce volume se rangent dans une vision de la linguistique qui dépasse et intègre ces théories. En effet, on ne défend plus l'autonomie radicale de la morphologie, la syntaxe et la sémantique, mais on souligne, au contraire, les indispensables rapports entre ces domaines. On privilégie plutôt les points de vue sémantico-pragmatiques. L'interprétation d'un texte ou d'un discours suppose l'imbrication de la syntaxe et de la sémantique, toutes deux insérées dans une linguistique pragmatique et énonciative. L'ancienne division en

morphologie, syntaxe et sémantique n'a plus, pour beaucoup de linguistes, qu'une valeur pédagogique.

Quant à la hiérarchie entre les différentes disciplines linguistiques (morphologie, syntaxe et sémantique: la syntaxe dépend-elle de la sémantique? la syntaxe est-elle le reflet d'une sémantique profonde?), les collaborateurs de ce volume soutiennent la prépondérance de la sémantique face à la syntaxe et à la morphologie, c'est-à-dire la prééminence de la sémantique et de la pragmatique sur la morphosyntaxe, même dans des questions traditionnellement considérées d'ordre exclusivement syntaxique, telles que certains accords.

Si la séparation radicale entre syntaxe et sémantique est considérée impossible, l'importance respective des composantes syntaxiques et sémantiques peut varier en fonction du phénomène linguistique étudié. En tout cas, il semble établi que la sémantique est nécessaire pour rendre compte des différents phénomènes morphologiques et syntaxiques, de même que la syntaxe et la morphologie peuvent avoir une fonction explicative pour illustrer les données de l'analyse sémantique. Les constructions syntaxiques ne sont pas dénuées de sens et elles ne sont pas indépendantes du sens des unités lexicales présentes dans la phrase.

Les différentes contributions ici réunies partent donc d'une approche unitaire des phénomènes langagiers et refusent les cloisonnements stricts entre syntaxe et sémantique, puisque la syntaxe implique une dimension sémantique qui ne permet pas son autonomie et qu'une sémantique des constructions grammaticales est possible. De nombreuses analyses (notamment sur les tiroirs verbaux, sur certains connecteurs, sur certains cas d'accord, sur l'article partitif, sur certains adverbes, sur les expressions idiomatiques, sur la quantification totale, sur les constructions relatives, sur les adjectifs datifs, sur la possibilité de la préfixation au moyen de *in-* des adjectifs en *-able*, etc.) ont montré les interrelations entre la syntaxe et la sémantique, entre la morphologie et la sémantique. Ainsi, une théorie sémantique, telle que celle des stéréotypes, permet d'expliquer certains phénomènes de syntaxe (l'anaphore associative, etc.), de morphologie (les augmentatifs espagnols en *-ón*, etc.) et de sémantico-pragmatique (l'emploi de certains connecteurs, etc.).

On s'est même posé la question de la possibilité, dans certains cas, de faire abstraction des critères sémantico-pragmatiques dans l'analyse syntaxique. Ce qui ne serait possible que dans le cas des fonctions syntaxiques abstraites détachées des unités concrètes qui les réalisent. Mais la conclu-

sion est que cette analyse serait de faible intérêt ainsi que l'analyse des contenus sémantico-pragmatiques abstraits non actualisés au moyen de structures syntaxiques.

Peu de collaborateurs (sans doute aucun) accepteraient d'apporter une réponse positive à la double question autour de laquelle s'est organisé ce volume: est-il possible de séparer radicalement la syntaxe et la sémantique, ou bien encore la morphologie et la sémantique? Peut-on expliquer les phénomènes morphologiques et les phénomènes syntaxiques sans tenir compte de la sémantique? On peut dire que l'accord est unanime sur cette question, ainsi que sur l'importance de la sémantique dans les études linguistiques.

La variété des questions linguistiques traitées par les différents collaborateurs est grande, comme on pouvait s'y attendre. On peut noter également une certaine préférence pour les études sur le verbe (formes verbales, diathèse, etc., avec deux contributions sur le conditionnel, une qui analyse deux emplois épistémiques de ce temps, la seconde qui développe l'hypothèse du conditionnel en tant que temps dialogique), un peu moins sur les énoncés concessifs ou sur certains adverbes, et un intérêt croissant pour les questions de prosodie. Les différents chercheurs ont proposé des analyses très pertinentes, qui permettent une meilleure connaissance du fonctionnement de la langue française.

Les analyses utilisent différents modèles linguistiques: modèle de la sémantique argumentative et énonciative (Ducrot & Anscombre), théorie des stéréotypes (Anscombre), modèle Sens ↔ Texte (Mel'čuk), lexique-grammaire du LADL (Maurice Gross) et du LLI (Gaston Gross), théorie des opérations prédicatives et énonciatives (Culioli), théorie de la pertinence de Sperber et Wilson, sémantique des relations parties-tout de Moltmann (1997), Grammaire Fonctionnelle Discursive (Hengeveld & Mackenzie, 2006), avec des souvenirs d'approches néo-guillaumiennes. Ainsi, la réflexion se porte non seulement sur des problèmes concrets de linguistique française, mais aussi sur la révision des principaux modèles d'analyse linguistique de nos jours.

Le grand domaine d'analyse est l'étude synchronique du français contemporain. Cependant, l'intérêt des précisions que peuvent apporter les études diachroniques, qui complètent les résultats des analyses en synchronie, ainsi que celui des comparaisons entre des langues somme toute assez proches, n'a pas manqué d'être souligné.



## PARTIE I

# LA SÉMANTIQUE À LA BASE DE PHÉNOMÈNES MORPHOLOGIQUES ET SYNTAXIQUES





# A la croisée des chemins: la théorie des stéréotypes

Jean-Claude ANSCOMBRE  
CNRS-LDI

Notre Romain pensait par stéréotypes. Par chance, ceux-ci étaient nombreux et, comme ils se superposaient mal, ils laissaient filtrer un peu de vérité...  
(Veyne, P., 1983, *L'élégie érotique romaine*, Paris, Seuil, p. 83)

## Introduction

La théorie des stéréotypes telle que je la conçois se trouve à la confluence de divers travaux sur la nature d'une théorie sémantique et l'étude de certains phénomènes dont tous n'ont pas – ou ne semblent pas avoir – à faire avec la sémantique. Parmi les travaux théoriques qui m'ont conduit vers la théorie des stéréotypes, je mentionnerai surtout ceux de Putnam (1975) et de Kripke (1972), pour une réflexion sur les rapports entre sens et référence, ainsi que l'importance de la notion de *désignation rigide*. De Putnam (1975), revu et corrigé par Fradin (1984), pour une première et une seconde version de la théorie des stéréotypes. Je mentionnerai également les travaux sur l'argumentation que j'ai menés avec Ducrot dès 1983, et qui m'ont conduit à envisager une sémantique de type syntagmatique (et non comme c'était souvent et implicitement le cas, de nature paradigmatique), ainsi que leur version topique. Au titre de travaux spécifiques, j'ai été influencé par les recherches sur l'anaphore associative (Fradin, Kleiber, Kupferman, Schnedecker, etc.); les travaux sur la généricité (Kleiber, Galmiche), qui ont recoupé mes propres travaux sur la généricité et les parémies ainsi que sur la morphologie. En particulier dès 1986, ceux sur les prépositions dans la composition nominale, puis sur d'autres phénomènes. Différents travaux sur les connecteurs, en particulier concessifs (dont ceux par exemple de Portolés), m'ont conforté dans ma position. Enfin, l'étude de différents quantificateurs comme *tous*, *certains*, etc. et leur fonctionnement dans les

phrases génériques m'a permis d'élaborer dès 1990 les notions pour moi fondamentales de *propriété intrinsèque* et de *propriété extrinsèque* dont nous reparlerons plus loin.

Résumons: cette théorie est l'aboutissement de diverses recherches qui paraissaient au départ sans lien entre elles, parce qu'issues de domaines habituellement cloisonnés. Il n'est donc pas étonnant – ce que nous nous proposons de montrer maintenant – qu'une telle théorie montre des intrications entre phénomènes qu'on faisait habituellement relever de domaines totalement séparés.

## 1. La théorie des stéréotypes: sens et référence

Toute théorie sémantique se doit de préciser au moins trois points: a) La nature du sens attaché aux termes qu'elle traite; b) Le lien entre le sens des termes et les éventuels référents dans le monde dit réel; c) Le type de représentation envisagé pour le sens.

Le point de départ de la théorie des stéréotypes se trouve chez Putnam (1975), au terme de toute une réflexion sur les liens qui peuvent exister entre *intension*, *extension* et *signification*. Dans les théories sémantiques *référentialistes*, le sens/signification d'un terme est une *description identifiante*, à savoir une *intension*. Il s'agit d'une liste finie de propriétés, celles que doit posséder un objet du monde pour se voir appliquer le terme en question. D'où l'idée commune que l'intension détermine l'extension, ou encore que le sens est la donation du référent. Dans cette optique, une expression linguistique détermine par avance quels segments peuvent être désignés par elle et lesquels sont exclus. Elle pose donc des conditions, appelées conditions *de vérité* ou *de satisfaction* ou encore *d'application*, qui doivent être remplies pour que puisse avoir lieu la référence à des occurrences particulières au moyen de cette expression. Notons que ce phénomène est très général: toute situation ou tout état de choses ne peut se voir attribuer la phrase *Le chat est sur le paillason*, pour reprendre un exemple qu'avec Kleiber nous avons utilisé: il faut qu'il y ait un chat, un paillason et que le premier soit sur le second. C'est précisément cette tradition sémantique, qui voit dans le sens une intension qui sert à déterminer des extensions, *i.e.* des objets du monde réel, que va critiquer Putnam. Il re-

marque en effet que de façon très générale, les indications que nous mettons derrière un terme – son sens – ne fournissent pas une description identifiante. Ce que nous savons habituellement de l'or – exemple de Putnam – ne nous permet pas de distinguer l'or d'autres substances, en particulier la pyrite (de fer), qui est aussi métallique, jaune, et brille également. Il convient donc, pour Putnam, de distinguer la signification d'un terme, qui relève de la compétence linguistique, et dépend de la *communauté linguistique* alléguée (c'est l'idée de *savoir partagé*) et l'intension de ce même terme (la description identifiante). La signification n'est pas systématiquement une intension, *i.e.* ne consiste généralement pas en une donation du référent. D'où deux questions: a) Si le sens n'est pas une intension, comment pouvons-nous référer? b) Qu'est-ce que le sens? Pour répondre à la question a), Putnam aura recours à la notion de *désignateur rigide* de Kripke (1972), qui l'a lui-même empruntée à l'analyse des noms propres de Stuart Mill<sup>1</sup>. Putnam va en fait reprendre et généraliser cette thèse. Pour les termes pour lesquels parler de référence a un sens – *i.e. grosso modo* les noms de matière et de substance, celle-ci se fera sur le mode rigide, *i.e.* d'une façon similaire à celle selon laquelle un nom propre renvoie directement à un individu. Putnam sépare donc radicalement *signifier* et *référer*: signifier n'est pas décrire le référent, et l'accès au référent se fait de toutes façons sur le mode rigide, sans passer par le sens. Pour ce qui est du sens, Putnam propose d'attacher à tout terme une *forme normale de représentation sémantique*, qui comprendra entre autres un composant qu'il appelle le *stéréotype*. Dans le cas par exemple du terme *eau*, le stéréotype se compose d'une suite de *traits*, dont «incolore», «transparent», «sans goût», «désaltérant», etc. Sur ce point, Putnam est influencé par les travaux de Katz & Fodor, et conçoit le sens comme essentiellement composé de traits. C'est à Fradin (1984), dans son travail sur les anaphores associatives, que revient l'idée de considérer le sens comme composé non pas de traits, mais de phrases de la langue.

C'est à partir des travaux mentionnés antérieurement et des diverses considérations ci-dessus que j'ai été amené à proposer le modèle suivant pour une sémantique des termes<sup>2</sup>:

- 1 Stuart Mill, J. (1843): *System of Logic*, Londres. Kripke reconnaît explicitement sa dette envers Mill.
- 2 J'entends par *terme* les noms et les verbes. Dans l'état présent de la théorie, rien ne permet d'étendre cette théorie par exemple aux adjectifs ou aux adverbes.

- (T<sub>1</sub>) Tout locuteur d'une langue possède un certain ensemble de termes (le *lexique*), auquel il est capable d'attacher une signification, signification relative au locuteur considéré;
- (T<sub>2</sub>) Tout locuteur, lorsqu'il parle, parle en tant que membre d'une ou plusieurs communautés linguistiques, qui sont supposées partager la même liste de termes affectés des mêmes significations;
- (T<sub>3</sub>) La signification d'un terme est un stéréotype, *i.e.* une suite ouverte de phrases attachées au terme.

L'idée sous-jacente à la notion de stéréotype est que la langue comporte, au travers des phrases composant le stéréotype d'un terme, une certaine idée du monde réel, qui n'est pas une description de ce monde, et peut même être fausse, nous en verrons des exemples. Dans cette optique, parler revient à activer un ou plusieurs stéréotypes correspondant aux termes utilisés dans l'énoncé, qui feront intervenir une ou plusieurs des propriétés évoquées dans les stéréotypes. Deux précisions importantes: la première est que ce qui compose un stéréotype, ce sont des *phrases de la langue*. C'est l'idée que derrière les mots, il y a d'autres mots – et non des objets du monde. Les stéréotypes relient en effet les mots de la langue entre eux, et non les mots de la langue aux objets du monde. Par exemple, admettre la phrase *Les chats chassent les souris* comme phrase stéréotypique, c'est admettre une relation entre les termes *chat* et *souris*, entre autres: le sens du terme *chat* fait intervenir cette relation entre ces deux termes. Il convient donc de ce point de vue de distinguer soigneusement les stéréotypes, ensemble de phrases de la langue, des lois de discours/maximes conversationnelles ou des phrases instructionnelles qui sont des *phrases de la métalangue* et non pas de la langue. La seconde remarque est que j'entends par *terme* les noms et les verbes. Dans l'état présent de la théorie, rien ne permet d'étendre cette théorie par exemple aux adjectifs ou aux adverbes sans autre forme de procès.

D'où nous viennent ces stéréotypes? Ils nous viennent en particulier de notre éducation, à commencer par l'école, qui est un grand fabricant de stéréotypes, en particulier dans le domaine historique. Un bon exemple en est l'image de Du Guesclin respectivement dans les livres d'histoire français et espagnols. On peut également remarquer que le fonds parémique d'une langue est un bon pourvoyeur de stéréotypes, y compris antonymes, ainsi le français *Les apparences sont trompeuses* versus *L'habit ne fait pas le moine*, ou encore l'espagnol *A quien madruga, Dios (le) ayuda* versus *No por mucho madrugar*

*amanece más temprano*. Enfin, il nous arrive de généraliser à partir de nos expériences, et donc de forger des phrases génériques, une des bases des stéréotypes. En voici un exemple:

- (1) [...] Me encantan los perros —dijo con un mohín de incredulidad—. Pero me mordió uno cuando era pequeña y me dan miedo (M. Vázquez Montalbán, 1988, *Los mares del sur*, Barcelona, Planeta, p. 72)

qui illustre le passage d'une phrase événementielle *Me mordió un perro cuando era pequeña* à une phrase générique *Los perros me dan miedo* susceptible d'être intégrée dans un stéréotype.

Voici un exemple de ce que pourrait être un stéréotype, celui de *hirondelle*, dont j'aurai à me servir plus tard:

Hirondelle  
 Les hirondelles sont des oiseaux  
 Les hirondelles ont des plumes blanches et noires  
 Les hirondelles se perchent sur les fils électriques  
 Le printemps commence avec le retour des hirondelles  
 Une hirondelle ne fait pas le printemps  
 ...

Pour en finir avec cette introduction théorique, voici enfin un exemple d'enchaînement qui repose sur un stéréotype, et un stéréotype faux par rapport à une définition «objective» du monde:

- (2) La promenade maritime de Casablanca est bordée de magnifiques palmiers. Ces arbres peuvent atteindre jusqu'à quinze mètres de hauteur

Cet exemple, découvert dans un roman, est intéressant parce qu'il met en jeu une reprise anaphorique par le biais d'une anaphore associative, et qui repose sur un stéréotype qui relie *palmier* et *arbre*<sup>3</sup>, à savoir que *Les palmiers sont des arbres*. Ce phénomène est donc d'autant plus intéressant que d'un point de vue purement objectif, les palmiers ne sont pas des arbres, mais des plantes monocotylédones, *i.e.* d'une famille d'herbes proches des graminées.

Nous nous proposons maintenant de montrer que la théorie des stéréotypes, telle que nous venons de l'esquisser à grands traits, et qui est fondamentalement une théorie sémantique, permet en fait d'expliquer certains phénomènes de syntaxe, de morphologie, et de sémantico-pragmatique des con-

3 Ce stéréotype est donc attaché à chacun des deux termes.

necteurs. Nous verrons pour terminer qu'elle possède certains liens avec le domaine de la prosodie.

## 2. Théorie des stéréotypes et syntaxe

C'est dans le domaine de l'anaphore associative qu'a été appliquée pour la première fois la théorie des stéréotypes, dans la version de Fradin (1984). Rappelons brièvement qu'une *anaphore associative* est une anaphore indirecte et non co-référentielle. Par exemple:

- (3) L'église était vieille. Le clocher s'effondrait

opposé à:

- (4) Une vache paissait. L'animal paraissait malade

On remarque que (3) repose sur un «lieu commun», un stéréotype donc, qui est quelque chose comme *Une église possède un clocher*. De telles anaphores associatives ne sont possibles que si précisément on s'inscrit dans le cadre des stéréotypes des termes utilisés. On n'aurait que difficilement par exemple, si la ville en question est espagnole ou française:

- (5) Dans cette ville, toutes les maisons sont vieilles. Leurs clochers s'effondrent<sup>4</sup>

Nous allons voir que cette interdiction de violation du stéréotype peut aller quelquefois très loin sur le plan syntaxique. Je l'illustrerai avec les phénomènes des *easy-clauses*, à savoir les constructions du type *facile à*. Ainsi (Anscombe, 1995):

- (6) La cible est facile à atteindre  
 (7) Les soldats sont prêts à se battre  
 (8) Cette solution est difficile à mettre en œuvre  
 (9) Cette recherche est impossible à mener à bien

constructions qui possèdent la propriété de troncature:

4 Notons que, même sur un cas spécifique, l'enchaînement reste bizarre: *??Ma maison est vieille, et son clocher s'effond.*

- (10) La cible est facile
- (11) Les soldats sont prêts
- (12) Cette solution est difficile
- (13) Cette recherche est impossible

Dès qu'on examine le problème d'un peu plus près, on s'aperçoit que cette troncature n'est possible qu'avec certains verbes bien spécifiques:

- (14) La cible est facile → La cible est facile à (\*rater + ??voir + \*dissimuler + ??repérer)
- (15) Les soldats sont prêts → Les soldats sont prêts à (\*se soulever + \*se rendre + se mettre en marche + partir en permission + \*tout laisser tomber)
- (16) Cette solution est difficile → Cette solution est difficile à (envisager + \*éviter + ?faire admettre)
- (17) Cette recherche est impossible → Cette recherche est impossible à (?financer + \*stopper + \*dissimuler + \*divulguer)

On voit immédiatement quelle est la règle: la troncature n'est possible que dans le cadre d'un des stéréotypes attachés au terme considéré. Ainsi, et très *grosso modo*, dans notre imaginaire linguistique, une cible est faite pour être atteinte, un soldat pour se battre (et aussi pour partir en permission), une solution est destinée à être mise en œuvre, et une recherche à être menée à bien. Plus on va s'écarter de ce cadre stéréotypique, et plus la troncature va être difficile. On remarquera que les mêmes contraintes régissent les enchaînements avec *mais*<sup>5</sup>:

- (18) La cible était facile, mais je l'ai (ratée + ??atteinte)
- (19) Les soldats étaient prêts, mais ils (?se sont battus + ne se sont pas battus)
- (20) Cette solution est difficile, mais nous ferons tout pour (la mettre en œuvre + ?ne pas la mettre en œuvre)
- (21) Cette recherche est impossible, mais nous (pourrons malgré tout la mener à bien + ?ne pourrons pas malgré tout la mener à bien)

Du point de vue des phrases génériques formant les divers stéréotypes mentionnés ci-dessus, on pourrait penser à des phrases comme *On cherche à*

5 Je m'appuie ici sur le fait bien connu que «hors contexte», c'est le stéréotype général qui s'applique. Je ne tiens donc pas compte ici d'éventuels «stéréotypes locaux».

*atteindre la/une cible, On cherche à mettre en œuvre une solution, Des soldats se battent, On cherche à mener à bien une recherche, etc*<sup>6</sup>.

### 3. Théorie des stéréotypes et morphologie

J'ai déjà abordé dans plusieurs publications le lien entre certaines constructions verbales en *à* (Anscombre, 1986), les composés  $N_1$  à  $N_2$  (Anscombre, 1990), certaines prépositions (Anscombre, 1986, 1991, 1993), les préfixes négatifs (Anscombre, 1994), etc. Je voudrais ici reprendre une étude que j'avais abordée sous un angle un peu différent dans Anscombre (1991), et qui est le problème des augmentatifs en *-ón* en espagnol. Selon une vulgate largement diffusée dans les grammaires et l'enseignement (du moins lorsque ce phénomène est mentionné), ce suffixe, ajouté à des noms, produit un augmentatif<sup>7</sup>: *silla/ sillón, abeja/ abejón, cuchara/ cucharón, lágrima/ lagrimón, fortuna/ fortunón, maleta/ maletón*, etc. Je ne parlerai pas ici des cas où ce suffixe est directement attaché au verbe, traité à part dans les grammaires comme un intensif, et dont je pense qu'il peut être traité de la même façon que les autres cas<sup>8</sup>. Les exceptions sont traitées comme des cas où «... certains dérivés... ont pris un sens différent de celui du mot d'origine...» (Coste & Redondo, 1965: 51). Parmi ces dérivés, certains exhibent de façon tout à fait nette une valeur inverse de diminutif. J'en traiterai trois ici, à savoir: *plumón* «duvet», *cascarón* «coquille d'œuf», et *cajón* « tiroir », face à *pluma* «plume», *cáscara* «coquille», et *caja* «caisse». On attendrait en effet les sens de «grosse plume», «grosse coquille» et «grosse boîte», et non les sens effectifs. L'idée que nous proposons ici est que le suffixe *-ón*, est bien un augmentatif, non sur la taille de l'objet mais bel et bien dans le cadre d'un stéréotype attaché au terme. Notons au passage que ce faisant, nous restons fidèle à l'optique de notre théorie: les phénomènes sont à appréhender par rapport au système de la langue, et non par rapport au monde réel. Or en langue, l'idée attachée à la *pluma* c'est la légèreté: *La pluma no pesa*. En attestent des tournures

6 Un des problèmes centraux de la théorie des stéréotypes est la forme exacte des phrases stéréotypiques attachées à un terme.

7 Cf. par exemple Coste & Redondo (1965).

8 Ces phénomènes feront l'objet d'une publication ultérieure.



comme *un peso pluma* (opposé à *un peso pesado*), et aussi *ligero como una pluma*<sup>9</sup>. *El plumón* est donc à voir comme une plume possédant à un degré supérieur la caractéristique de la *pluma*, à savoir la légèreté. D'où le sens de «duvet», *i.e.* «plume très légère». *Cascarón* peut être traité de la même façon: on note en effet que la base lexicale *cáscara* est formée sur le verbe *cascar* «briser», sens que l'on retrouve dans des dérivés comme *cascado*, *casco*, *cascote*, etc. Derrière donc *cáscara* est présente la phrase stéréotypique *Una cáscara es frágil*, ce qui nous donne pour *cascarón* le sens de «fragile à un haut degré». D'où «coquille d'œuf», comme en témoignent les tournures *ir pisando huevos*, fr. *marcher sur des œufs*, ou encore *un cascarón de nuez*, fr. *une coquille de noix*. Dernier cas: celui de *cajón* « tiroir ». L'étymologie nous fournira la solution. En effet, dès l'origine latine *capsa*, le mot désigne un récipient doté d'un couvercle, *i.e.* destiné à enfermer des objets. D'où l'espagnol *caja* (et aussi le dérivé savant *cápsula*), le catalan *capxa* et *caixa*, le français *caisse*. Or tous ces mots désignent effectivement un objet destiné à enfermer d'autres objets, comme d'ailleurs le montrent les dérivés, qui tous renvoient à l'enfermement: *caja de caudales*, *caja fuerte*, *caja de muerto*, *caja de Pandora*, *cajetilla*, etc. *Cajón* est donc à comprendre comme un augmentatif par rapport au stéréotype *On enferme les objets dans une caja*, et apparaît ainsi comme la boîte par excellence. L'origine de ce dérivé apparaît chez Oudin, dans son *Tesoro de las dos lenguas española y francesa* (Lyon, 1675), où il mentionne un *caxón de arca* «c'est une leyyette, qui est à un des bouts du coffre, dans laquelle on serre tout plein de petites besognes, ou de l'argent si on veut». C'est bien le haut degré de l'enfermement. Notons que Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua Castellana o Española* (Madrid, 1611), glose *caxón* en particulier par *caxeta*, *caxa pequeña*: ce n'est donc pas la taille qui est en jeu.

#### 4. Théorie des stéréotypes et connecteurs

Comme cela a déjà été dit<sup>10</sup>, les connecteurs sont le domaine par excellence où interviennent les stéréotypes de façon centrale. Je voudrais ici apporter

9 D'où le jeu qui consiste à demander à un enfant: «Qu'est-ce qui pèse le plus: un kilo de plume ou un kilo de plomb?».

10 Cf. par exemple Anscombe (2001, 2002).

ma (petite) pierre stéréotypique à l'opposition entre les deux «marcadores del discurso» *encima* et *además*, sur la base d'une étude menée par Portolés<sup>11</sup>. Je me bornerai ici à une propriété de *además* étudiée par Portolés – qui l'oppose à *encima* –, et représentée par les exemples suivants, qui sont ceux de l'auteur:

- (22) \*Una persona, además muy inteligente, ha conseguido resolver el caso
- (23) \*Un individuo, además fornido, logró abrir la puerta
- (24) \*Es todo un soldado, y además, valiente

et qui s'opposent à:

- (25) Una inspectora, además muy inteligente, ha conseguido resolver el caso
- (26) Un cerrajero, además fornido, logró abrir la puerta
- (27) Es todo un soldado, y además, bien parecido

La solution que propose Portolés est que *además* convoque des échelles additives, *i.e.* suppose pour son emploi que ce que la propriété qu'il introduit s'ajoute à des propriétés déjà possédées par l'entité considérée, par ce que Portolés appelle «le noyau». Je proposerai une explication légèrement différente de celle de Portolés, et reposant sur la théorie des stéréotypes. Je n'affirmerai pas, contrairement à Portolés, que *ser una persona* et *ser un individuo* ne suffit pas à posséder les qualités requises pour résoudre l'affaire et ouvrir la porte respectivement. Sinon, les énoncés:

- (28) Una persona ha conseguido resolver el caso
- (29) Un individuo logró abrir la puerta

devraient toujours être impossibles ou à tout le moins bizarres, ce qui n'est pas le cas. Pour résoudre ce problème, je ferai appel à la notion de *propriété intrinsèque*, que j'ai utilisée à différentes fins depuis 1990 (au moins). En simplifiant, je dirai que les propriétés qui apparaissent dans les phrases stéréotypiques sont des propriétés qui définissent en quelque sorte l'individu qui les possède, des propriétés constitutives. Je les appelle *propriétés intrinsèques*. Elles ne sont pas nécessairement possédées par un membre spécifique de la classe considérée, mais elles caractérisent la classe. Par exemple *Les singes mangent des cacahuètes* est une telle propriété intrinsèque, ce qui signifie simplement que l'image prototypique du singe que nous avons est

11 A paraître.

celle d'une entité cacahuétophage, mais n'implique rien quant à un singe particulier. Nous pouvons alors préciser le rôle de *además*: ce connecteur introduit une propriété qui ne peut être une propriété intrinsèque relative au(x) stéréotype(s) mis en place par l'énoncé sans *además*. Dans (25) par exemple, la résolution de l'affaire par l'inspectrice a pu se faire sur la base de ses seules compétences en tant qu'inspectrice, et l'intelligence est alors hors de ce stéréotype. On peut le constater sur les exemples supplémentaires suivants:

- (30) Una inspectora de Hacienda, además muy (guapa + \*suspicalz + \*competente), se pasó el día mirándonos las cuentas

De même, il fait partie du stéréotype du serrurier d'être capable d'ouvrir les portes de par sa compétence de serrurier, et non de par sa force, d'où (26), et également:

- (31) ¿Un cerrajero, además sin usar ninguna llave, logró abrir la puerta

exemple dans lequel *encima* serait beaucoup plus naturel. (24) et (27) s'expliquent aisément par le fait que le stéréotype du soldat comporte le courage. (22) et (23) sont un peu différents. Je n'irai pas jusqu'à affirmer comme Portolés, qu'il n'y a pas de contenu informatif, du moins pertinent, puisqu'on a (28) et (29). Ce que je dirai en revanche – et je pense respecter l'esprit de l'explication de Portolés – c'est que dans la mesure où le stéréotype attaché à des termes comme *persona* ou *individuo* est très pauvre, un exemplaire particulier est susceptible de posséder n'importe quelle propriété – d'où (28) et (29). La règle qui régit *además* n'est alors pas respectée, puisqu'on a, localement, les argumentations:

- (32) Una persona ha conseguido resolver el caso → es inteligente  
 (33) Un individuo logró abrir la puerta → es fornido

## 5. Théorie des stéréotypes et métonymie

Certains faits liés à des métonymies trouvent une explication naturelle dans le cadre de la théorie des stéréotypes. En effet, la métonymie est le procédé général par lequel un terme est substitué à un autre terme avec lequel il

entretient une relation de contiguïté. On peut donc penser raisonnablement que parmi ces procédés de contiguïté peuvent figurer des stéréotypes. En voici un exemple, qui m'a été signalé par un doctorant<sup>12</sup>:

(34) «... Ce dramaturge est talentueux, mais peu joué...» (*Le Monde*, 1993)

C'est parce qu'il y a dans *pièce de théâtre* quelque chose comme *On joue les pièces de théâtre*, et dans dramaturge *Un dramaturge écrit des pièces de théâtre* qu'un tel enchaînement est possible. Si en effet un des chaînons intermédiaires manque, ce type d'enchaînement devient difficile, ou alors requiert l'explicitation de facteurs contextuels qui jouent en fait le rôle de stéréotypes locaux. En voici quelques exemples.

(35) ?Cet auteur de romans policiers est rarement déclamé dans les soirées littéraires

Il manque en effet un chaînon comme *On déclame les romans policiers*, peu plausible dans l'état actuel de la langue, et difficilement récupérable par le contexte.

(36) ?Ce bagnard est talentueux, mais peu joué

Il manque en effet le chaînon stéréotypique *Un bagnard écrit des pièces de théâtre*, qui n'existe pas à ma connaissance. Le contexte permet éventuellement de récupérer une indication du type *Ce bagnard écrit des pièces de théâtre*, qui améliore (20). Pour comprendre le rôle du contexte, je reprendrai un exemple traité dans Anscombe (2004), et qui est le suivant. Pour expliquer les exemples suivants (Gross, 1996):

(37) L'écolier a effacé les graffiti

(38) L'écolier a effacé le tableau

Gross postule une polysémie sous la forme de l'existence de deux verbes. *Effacer*<sub>1</sub> x = «supprimer ce qui est écrit ou dessiné sur x», et *effacer*<sub>2</sub> x = «supprimer x». La loi générale serait là encore une sorte de loi de métonymie du genre contenu/contenant. On peut en fait faire partiellement l'économie d'une telle polysémie. Pour simplifier, je ferai l'hypothèse que les seules choses pouvant figurer par nature sur un tableau sont des écrits, des dessins, ou des graffiti. Dans le stéréotype de *tableau* figurent donc les phrases que je résume sous la forme *On met des (écrits + dessins + graffiti) sur un tableau*. Il suffit alors de postuler un seul verbe *effacer* x, assorti de la

12 T. Massoussi (LDI), 28/09/2007.

contrainte que *effacer* comprend dans son stéréotype, entre autres choses, *tableau*. Si l'on préfère, *effacer* et *tableau* sont reliés par une phrase stéréotypique du style de *On efface un tableau*. Les seuls x possibles seront ou ceux – comme *tableau* – qui comprennent *effacer* dans leur stéréotype, ou bien ceux qui comprendront par exemple *tableau* dans leur stéréotype. Ainsi, *écrit*, *dessin* ou même *graffiti*, au travers de phrases stéréotypiques comme *On met des (écrits + dessins + graffiti) sur x*. Non seulement on rend alors compte de (37) et de (38), mais de plus, on peut alors expliquer le comportement des exemples suivants:

(39) L'écolier a effacé les exemples

(40) ?Les loubards ont effacé le mur

(41) Après avoir fait des graffiti, les loubards ont dû effacer le mur

On explique (39) sans problème, en supposant que dans le stéréotype de *exemple* figure la relation *Un exemple est un écrit*. La bizarrerie de (40) provient de ce que le stéréotype de *mur* ne comporte pas – ou pas encore – la phrase *On met des graffiti sur un mur*. Notons que cela veut simplement dire que la définition du mur standard en langue – au contraire de celle de *tableau*, ne comporte pas l'éventuelle présence de graffiti, même si la réalité est autre. Dès lors que localement, le mur est présenté comme support de graffiti, l'énoncé redevient possible: c'est (41).

## 6. Théorie des stéréotypes, métrique et prosodie

Dans la théorie des stéréotypes telle que je la conçois, les formes sentencieuses<sup>13</sup> sont des phrases stéréotypiques. En d'autres termes, connaître le sens du mot *hirondelle* c'est entre autres savoir qu'il existe une forme sentencieuse *Une hirondelle ne fait pas le printemps*. Pourquoi mettre les formes sentencieuses dans les stéréotypes, et ne pas y inclure aussi les formes figées et/ou les idiomes? Une première raison est que les formes sentencieuses

13 J'appelle *forme sentencieuse* tout texte clos, autonome, combinable avec *comme on dit*, et minimal, pour ces propriétés. J'utilise également la dénomination *énoncé sentencieux*, car dans nos langues, les textes sentencieux sont très souvent réduits à de simples énoncés.

sont des textes, et qu'elles peuvent donc à ce titre figurer dans un stéréotype. Ce que ne peuvent faire les locutions figées comme *casser sa pipe* pour le français, *to spill the beans* pour l'anglais, *perder la chaveta* pour l'espagnol, etc. Mais il y a une autre raison, également d'ordre théorique. Les locutions figées ne représentent pas des relations entre items lexicaux, puisque précisément ces items n'y figurent plus: il n'y a ni *casser* ni *pipe* dans *casser sa pipe*: c'est le fameux principe de non combinabilité des expressions figées. Dans les formes sentencieuses en revanche, et comme l'a fort bien montré Tamba (2000), co-existent en permanence le sens compositionnel et le sens formulaire, et le statut proverbial ou parémique réside dans une mise en relation entre les deux. Le sens compositionnel peut être réactivé à tout moment, ce qui explique d'une part que les proverbes soient modifiés syntaxiquement, lexicalement et morphologiquement, au cours de leur histoire, afin de toujours maintenir la transparence de ce lien. Et d'autre part que, contrairement à ce qui se passe pour les expressions figées, certaines manipulations soient possibles, ainsi les reprises anaphoriques<sup>14</sup>.

Parmi les formes sentencieuses, une sous-classe joue un rôle central: il s'agit des formes sentencieuses qui présentent des structures rimiques et/ou rythmiques, et auxquelles j'ai consacré plusieurs études (cf. références bibliographiques). En effet, l'évolution naturelle des formes sentencieuses semble viser de telles structures. Ainsi, *La critique est facile, mais l'art est difficile*, distique isosyllabique (6 + 6, *-il/-il*), provient-il d'un vers de Destouches, à savoir *La critique est aisée, et l'art est difficile*, non décomposable en un distique – il n'y a pas rime. De même, le modèle latin *Qui bene amat, bene castigat* est devenu au Moyen-Age *Qui bien aime, bien chastie*, structure rythmique (3 + 3) mais non rimique (*-a/-i*), qui a évolué vers *Qui aime bien, châtié bien* (3 + 3, *-ê/-ê*). De tels cas ne sont nullement isolés. En espagnol *Perro ladrador, poco mordedor* (6 + 6, *-or/-or*) provient de la réfection d'un *Perro ladrador, nunca buen mordedor*, à savoir 6 + 7, *-or/-or*. A chaque fois donc, la langue fait évoluer la forme sentencieuse vers une structure rimique/rythmique bien déterminée<sup>15</sup>. Cette remarque va nous permettre de rendre compte de certains phénomènes.

Examinons la forme sentencieuse bien connue *Une hirondelle ne fait pas le printemps*. On ne peut la passiver, phénomène dû non pas à un quelconque figement, mais au sémantisme de *faire*, dont la valeur est ici stative. Plus

14 Sur ce sujet, cf. Anscombre (2000b, 2005).

15 Ces structures sont peu nombreuses, cf. Anscombre (1999, 2000a).

intéressante est la variante de départ: *Une hirondelle en ce temps/Ne fait pas le printemps*, distique 7 + 6 (- $\tilde{a}$ /- $\tilde{a}$ ): le passage à la version actuelle semble en effet contredire ce que nous venons d'affirmer sur l'évolution des formes sentencieuses. En fait non: la forme moderne s'analyse en *Une hirondelle/Ne fait pas/ Le printemps*, i.e. un tercet 4 + 3 + 3<sup>16</sup>, structure parémique très banale, ainsi *Le gourmand/Creuse sa tombe/Avec ses dents* (3 + 4 + 3).

On voit ainsi apparaître, en parallèle avec les structures syntaxiques, sémantiques et morpholexicales, un nouveau paramètre, celui de la prosodie, qui se manifeste dans le domaine parémique (celui des formes sentencieuses) par l'existence de schémas rythmiques et/ou rimiques.

Ces phénomènes ne sont pas limités au domaine parémique, et on les retrouve ailleurs. Ainsi dans les comparatives à parangon, comme je l'avais signalé<sup>17</sup>. Lorsque le comparant n'est pas identifié, il est remplacé par un syntagme dont la pertinence est au niveau du rythme et des allitérations: *fier comme Artaban/fier comme un p'tit banc/fier comme (un) bar-tabac/fier comme d'Artagnan, vieux comme Hérode/vieux comme mes robes, parler comme un basque espagnol/ parler comme une vache espagnole, connu comme le loup blanc/ connu comme le boublon*, etc. Ce genre de modification est ancien, et on en trouve des exemples dès le XIX<sup>e</sup> s., ainsi *vieux comme Matthieu-salé* pour *vieux comme Mathusalem*<sup>18</sup>.

## 7. Pour conclure avec un sourire

En fait, le langage de tous les jours est susceptible d'employer les stéréotypes non seulement de façon inconsciente, mais aussi de façon parfaitement contrôlée, en particulier dans le domaine de la plaisanterie. En voici un exemple, dû à l'humour du chansonnier Pierre-Jean Vaillard, et qui remonte à la fin des années cinquante. Il s'agit d'un texte radiophonique:

- (42) ... Hier, je roulais en voiture, et j'ai eu un accident avec une femme. Elle a mis son clignotant à droite, et devinez ce qu'elle a fait?... Elle a tourné à droite...

16 Il est de structure rimique *aba* (tercet à rime orpheline) si on considère  $\tilde{a}$  comme une variante de  $\acute{e}$ .

17 Anscombe (2008).

18 Exemple signalé par Cazelles, N. (1996): *Les comparaisons du français*, Paris, Belin.

Cette «blague» repose sur un stéréotype bien connu, à savoir *Les femmes au volant ne distinguent pas la droite de la gauche*. Le rire est évidemment provoqué par un mécanisme assez recherché, puisqu'il consiste à évoquer un stéréotype à travers un cas particulier dont on précise qu'il est une exception à ce stéréotype. Notons qu'on peut dire *Encore une femme au volant!*, alors que *Encore un homme au volant!* ne fait pas partie du répertoire habituel des locutions. Toujours dans le domaine de la littérature, un des procédés favoris du fameux Pepe Carvalho consiste à présenter comme des stéréotypes communs des stéréotypes politiques ou idéologiques en fait inversés. Enfin, l'humour par l'absurde typique d'Oscar Wilde consiste souvent à intervertir deux termes d'un stéréotype, comme dans l'exemple suivant:

(43) ... Work is the curse of the drinking classes...<sup>19</sup>

Pour clore cette étude, je ferai simplement remarquer qu'elle montre que la production de la parole ne se fait pas – comme on l'a longtemps cru et comme certains le pensent encore – par interventions successives de divers composants, en partant de la syntaxe pour aboutir à la pragmatique et à la prosodie. Je pencherai plutôt pour un modèle plus complexe, non linéaire, sur la base de matrices de structures, pouvant concerner aussi bien la syntaxe que la sémantique, la morphologie, le lexique, etc. Dans cette optique, très largement programmatique, une catégorie d'items – par exemple les formes sentencieuses, ou les noms composés, ou encore les comparatives à parangon, correspondraient au choix de certaines matrices au détriment d'autres.

## Références bibliographiques

- Anscombre, J.-C. & Ducrot, O. (1983): *L'argumentation dans la langue*, Liège, Paris, Bruxelles, Pierre Mardaga.
- , (1990): «Pourquoi un moulin à vent n'est pas un ventilateur», *Langue française*, 86, 103-125.
  - , (1991): «Dynamique du sens et scalarité», in Lempereur, A. (dir.): *L'argumentation*, Liège, Paris, Pierre Mardaga, 123-146.
  - , (1994): «L'insoutenable légèreté morphologique du préfixe négatif *in-* dans la formation d'adjectifs», *Linx*, numéro spécial «La négation», 299-321.

19 In H. Pearson (1906): *Life of Oscar Wilde*, chap. 2.



- , (1995-1996): «La semántica y las frases genéricas: viejos problemas y nuevos enfoques», *Cuadernos de filología francesa*, 9, 7-22.
- , (1999): «Estructura métrica y función semántica de los refranes», *Paremia*, 8, 25-36.
- , (2000a): «Parole proverbiale et structures métriques», *Langages*, 139, 6-26.
- , (2000b): «Refranes, polilexicalidad y expresiones fijas», in Casal Silva, M.L., Conde Tarrío, G.C., Garabatos, J.L., Pino Serrano, L. & Rodríguez Pereira, N. (éds.): *La lingüística francesa en España camino del siglo XXI*, Madrid, Arrecife, 33-53.
- , (2001): «Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux», *Cahiers de pragmatique*, 36, 43-72.
- , (2005): «Les proverbes: un figement du deuxième type?», *Linx*, 53, 17-33.
- , (2008): «Les comparatives du type être Adj. comme P: des tournures figées ou non?», in Blumenthal, P. & Mejri, S. (éds.): *Les séquences figées: entre langue et discours*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 13-25.
- Coste, J. & Redondo, A. (1965): *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes.
- Fradin, B. (1984): «Anaphorisation et stéréotypes nominaux», *Lingua*, 64, 325-369.
- Galmiche, M. (1985): «Phrases, syntagmes, et articles génériques», *Langages*, 85, 2-39.
- Gross, G. (1996): *Les expressions figées en français*, Paris, Ophrys.
- Kleiber, G. (2001): *L'anaphore associative*, Paris, PUF.
- , (1978): «Phrases et valeurs de vérité», in Martin, R. (éd.): *La notion de recevabilité en linguistique*, Paris, Klincksieck, 21-65.
- , (1989): «Sur la définition du proverbe», *Recherches Germaniques*, 2, 232-252.
- , (2000): «Sur le sens des proverbes», *Langages*, 139, 39-58.
- Kripke, S. (1981 [1972]): *Naming and Necessity*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.
- Mejri, S. (1996): *Le figement lexical*, Université de Tunis, Thèse d'Etat.
- Portolés, J. (à paraître): «Las escalas aditivas con *además*».
- Putnam, H. (1975): «The Meaning of Meaning», *Philosophical Papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 215-271.
- , (1990): *Représentation et réalité*, Paris, Gallimard.
- Tamba, I. (2000): «Formules et dire proverbial», *Langages*, 139, 110-118.



# Rasoirs jetables et tissus déchirables: adjectifs finissant par *-ble* et théorie des stéréotypes

Pierre Patrick HAILLET

UMR 7187 LDI-Université de Cergy-Pontoise & Université de Paris 13

## Introduction

Cette étude s’inspire, pour l’essentiel, de l’article qu’Anscombe consacre à «L’insoutenable légèreté morphologique du préfixe négatif *in-* dans la formation d’adjectifs» (1994). En effet, on a bien *adéquat* et *inadéquat*, *exact* et *inexact*, *fructueux* et *infructueux* – «couples» composés chacun de deux éléments identiques à *in-* près. Mais, en parallèle, on remarque que face à *insolite* on n’a pas *solite*, que face à *incolore* on n’a pas *colore* – et pas de *inouvert* ou *inétanche* face à *ouvert* et *étanche*.

En appui sur un raisonnement en termes de *types de propriétés* et sur la *théorie des stéréotypes* (Putnam, 1975; Fradin, 1984), Anscombe explique ces faits<sup>1</sup> en recourant à un ensemble de règles relatives à la caractérisation d’entités en question.

Dans ce qui suit, je focaliserai mon attention sur la préfixation en *in-* (*il-*, *im-*, *ir-*) d’adjectifs finissant par *-ble*; en prenant pour point de départ des couples du type *écriture lisible/écriture illisible*, je m’attacherai à examiner la nature de la relation qui s’établit entre *écriture* et *lisible*, entre *écriture* et *illisible*, et entre *écriture lisible* et *écriture illisible*, pour proposer une approche globale de la diversité des cas de figure observés. Je commence par une présentation succincte des notions et des critères auxquels je ferai appel.

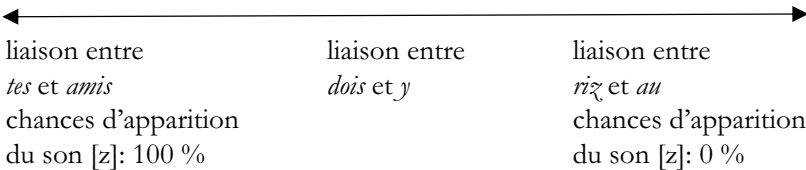
1 De même que des phénomènes similaires qui se manifestent, sur le plan des rapports observables entre la morphologie et la sémantique, dans le domaine des composés *N à N*: on a bien *vélo à selle de course*, mais non *vélo à pédales*...

## 1. Quelques notions de base

La définition que je retiens du terme de *discours* est la suivante: il s'agit de séquences sonores ou écrites associées à du sens, et produites spontanément – ou encore susceptibles de se trouver produites spontanément – par un locuteur natif. On verra *infra* l'importance que revêt cette formulation – et le recours à un continuum pour rendre compte des *degrés de probabilité* de réalisation de telle ou telle construction – pour la réflexion proposée ici.

Pour préciser comment je conçois ce continuum, je prendrai trois exemples: l'apparition systématique du son [z] dans la séquence [teзамis] (liaison systématique entre *tes* et *amis*), l'apparition possible – mais non systématique – du son [z] dans *tu dois y aller*, séquence qui peut être prononcée ou bien [tydwaiale], ou bien [tydwaziale], et enfin la liaison techniquement possible, mais qui n'a aucune chance de se trouver spontanément attestée, entre *riz* et *au* dans *riz au lait* (chances d'apparition du son [z] égales à zéro).

Le premier et le troisième cas de figure correspondront aux extrêmes du continuum, le deuxième exemple étant situé quelque part entre ces deux extrêmes:



Ce que l'on retiendra, c'est le principe consistant à raisonner en termes de *degré de probabilité* de voir surgir spontanément telle ou telle séquence. Ainsi, par exemple, la séquence *tu l'invites* occupera la même place que [teзамi], et la séquence *tu lui invitons* occupera la même place que [rizole]; mais, surtout, lorsqu'on regarde des suites telles que *je me meurs* ou *je le vous dirai*, qui sont parfaitement interprétables, on dira qu'elles n'ont pratiquement aucune chance de se trouver spontanément produites de nos jours – et qu'elles sont à placer, sur le continuum, très près de l'extrême correspondant à *tu lui invitons* et à [rizole].

Je raisonnerai également en termes de «chances d'apparition», dans un discours produit spontanément par un locuteur francophone, de telle ou telle

séquence en examinant la possibilité de faire commuter deux éléments dans un environnement donné: on a bien *temps sec* et *temps humide*, mais *ton* ne se combine qu'avec *sec* et pas du tout avec *humide*: *ton humide* n'a aucune chance de se trouver spontanément attesté. On verra comment ce principe d'analyse se trouve intégré dans l'étude de la préfixation en *in-* d'adjectifs finissant par *-ble*.

A ce critère s'ajoute l'examen des paraphrases qu'un énoncé donné admet ou non: ainsi, par exemple, pour montrer que *suspendu* n'a pas le même sens dans *agent suspendu* et dans *jardin suspendu*, j'avancerai que *agent suspendu* admet la glose *agent à qui on a interdit l'exercice de ses fonctions*, et que *jardin suspendu* se laisse paraphraser par *jardin qui semble accroché à une certaine hauteur* – en même temps que l'on constate l'inadéquation de la glose *agent qui semble accroché à une certaine hauteur* à propos de *agent suspendu*, et l'inadéquation de *jardin à qui on a interdit l'exercice de ses fonctions* pour paraphraser *jardin suspendu*.

Je m'appuierai également, ici, sur la distinction opérée par Ducrot entre phrase et énoncé: le terme de phrase désigne «une entité linguistique abstraite, purement théorique, [...] un ensemble de mots combinés selon les règles de la syntaxe, ensemble pris hors de toute situation de discours» (Ducrot, 1980: 7); ce que produit un locuteur, ce à quoi on attribue un sens, ce n'est donc pas une phrase, mais un énoncé particulier d'une phrase.

Pour ce qui est maintenant de la *théorie des stéréotypes* telle que la conçoit Anscombe, je commencerai par la citation suivante:

Je ferai mienne l'hypothèse de Putnam [1975] d'une totale séparation entre la fonction référentielle du langage et la signification intervenant dans le fonctionnement discursif. En d'autres termes, le signifié de base des items lexicaux n'est en aucune façon la description du monde. A certains items lexicaux [...] est attachée une liste ouverte de phrases, les *phrases stéréotypiques*, qui constituent le *stéréotype* de l'item concerné. Par exemple, l'item *singe* comportera dans son stéréotype la phrase (stéréotypique, donc) *Les singes mangent des bananes*. D'une façon très générale, si *m* est un item lexical, son stéréotype sera un ensemble de phrases *g(m, n<sub>1</sub>)*, *g(m, n<sub>2</sub>)*, ..., *g(m, n<sub>i</sub>)*, etc., qui relie l'item *m* en tant que forme à d'autres formes *n<sub>1</sub>*, *n<sub>2</sub>*, ..., *n<sub>i</sub>*, etc. Et c'est le statut sémantique de ces phrases qui confère une signification à *m* [...]. Cette façon de procéder [...] illustre bien l'hypothèse que derrière les mots il y a d'autres mots [...]. Les contenus sémantiques de *m* et de *n<sub>1</sub>*, *n<sub>2</sub>*, ..., *n<sub>i</sub>*, etc. ne peuvent être définis indépendamment les uns des autres. (Anscombe, 2002: 117)

Ce qui permet de déterminer si une séquence donnée appartient ou non au stéréotype de telle ou telle entité, c'est l'observation d'associations «natu-  
relles» opposées à des combinaisons incongrues:

Ils ont un chat, mais il ne boit pas de lait

\* Ils ont un chat, mais il boit du lait

L'examen de ces deux enchaînements conduit à considérer que dans le stéréotype de l'entité *chat*, on a – entre autres – *Les chats boivent du lait*. De même, la comparaison des agencements suivants:

La voiture était dans le fossé. Les quatre roues étaient crevées

La voiture était dans le fossé. \* Les cinq roues étaient crevées

permet de constater que dans le stéréotype de voiture, on a *Les voitures ont quatre roues* (mais non *Les voitures ont cinq roues*).

En ce qui concerne la *nature* des phrases stéréotypiques, Anscombe (2002: 17) indique qu'il s'agit, pour une large part, de phrases génériques qui représentent une entité (ou classe d'entités) comme dotée de certaines propriétés – et qu'il y a trois types de phrases génériques (*cf.* Kleiber, 1989; Anscombe, 1995).

La répartition des phrases génériques en trois types repose sur des critères linguistiques précis; je n'en retiendrai ici que deux. Le premier critère est le test de compatibilité avec des enchaînements dits *exceptifs* qui représentent une entité spécifique comme dérogeant à la «règle générale»; le second concerne la possibilité – ou l'impossibilité – d'une *prédication particularisante* à propos d'une entité spécifique.

En adoptant, par convention, les étiquettes<sup>2</sup> «type A», «type B» et «type C», je me propose d'illustrer ci-dessous l'application de ces deux critères:

– Type A: Les singes sont des animaux

\* Les singes sont des animaux, (sauf + à l'exception de) celui que vient d'acquérir le zoo de Tunis / \* Les singes sont généralement des animaux, mais pour ceux de ma région, ce n'est pas le cas

\* Le singe que vient d'acquérir le zoo de Tunis est un animal / \* Ce singe est un animal

– Type B: Les pruniers donnent des prunes

Cette année, les pruniers de la région n'ont pas donné de prunes / Cet arbre est un prunier, mais il n'a jamais donné de prunes, on ne sait pas pourquoi

\* Le prunier de la voisine donne des prunes / \* Ce prunier donne des prunes

2 Le recours à ces étiquettes s'explique par le choix de focaliser l'attention sur ces trois *types de fonctionnement*, en laissant de côté le débat sur la terminologie quelque peu flottante (problème signalé dans Anscombe, 2002: 117) dans les travaux sur la question.

## – Type C: Les produits bio sont chers

Les produits bio sont chers, mais celui-ci fait exception / Les produits bio sont chers, sauf ceux de la Sarthe, généreusement subventionnés par le conseil général

Le produit bio que m'a recommandé mon médecin est cher / Ce produit bio est cher

Avant de poursuivre, je ferai deux précisions concernant les chances d'apparition de telle ou telle suite dans un discours produit spontanément par un locuteur francophone. Les phrases génériques *Les singes sont des animaux* et *Les pruniers donnent des prunes* constituent ce qu'on appelle dans l'usage courant des «évidences» et, de ce fait, leurs réalisations semblent étroitement liées à des contextes tels que *Comme nous le savons tous* – ou encore *Au cas où cela aurait échappé à quelqu'un, je voudrais rappeler que...*, etc. Quant aux énoncés *Le prunier de la voisine donne des prunes* et *Ce prunier donne des prunes*, qui ont peu de chances de se trouver attestés tels quels, on remarque qu'ils se conçoivent néanmoins dans les contextes où la représentation de l'entité comme dotée d'une propriété caractérisant *de façon générale* la classe des pruniers se trouve mise en contraste avec une autre entité (ou classe d'entités): cf. p. ex. *Le prunier de la voisine donne des prunes, alors que le mien, j'attends toujours – et pourtant, ils ont été plantés la même année!*

Pour ce qui est des *propriétés* prédiquées, je dirai que celles de type A sont représentées comme constitutives, comme définitoires des classes d'entités concernées, et comme ne connaissant pas d'exceptions; elles ne se trouvent jamais mobilisées dans des énoncés destinés à caractériser un élément spécifique appartenant à la classe correspondante. Les propriétés de type B sont représentées comme attribuées *de façon générale* aux entités de la classe en question (ce qui a pour corollaire la possibilité de construire des énoncés<sup>3</sup> ayant pour objet des exceptions), mais on remarque qu'elles ne sont pas non plus prédiquées à propos d'un élément particulier vu comme appartenant à cette classe. Enfin, les propriétés de type C, parfaitement susceptibles elles aussi de caractériser discursivement une classe d'entités, connaissent des exceptions et peuvent se trouver mobilisées dans une prédication particularisante portant sur un élément de cette classe. Soit, pour récapituler:

3 C'est sur ce type de fonctionnement que jouent les constructions *avion sans ailes* et *valise sans poignée*.

	Compatibilité avec des enchaînements exceptifs	Possibilité de prédication particularisante à propos d'une entité spécifique
Type A: Les singes sont des animaux.	non	non
Type B: Les pruniers donnent des prunes.	oui	non
Type C: Les produits bio sont chers.	oui	oui

Tableau 1

C'est sur cette typologie de phrases génériques que je m'appuierai en examinant la nature de la propriété correspondant à l'adjectif finissant par *-ble*.

## 2. Combinaisons *NOM + ADJECTIF finissant par -ble*: principes d'analyse

Dans le cadre de cette approche visant à décrire et à expliquer la préfixation en *in-* d'adjectifs finissant par *-ble*, j'adopte le schéma «*X/inX*» pour désigner les deux termes de la *relation* dont je chercherai à déterminer la nature. Par convention, *inX* désigne la combinaison de l'adjectif *X* soit avec *in-*, soit avec l'une des *variantes* de ce préfixe, décrites de façon détaillée par Jacqueline Pinchon (1971: 12-13):

- variante *im-* (contexte droit: *X* commençant graphiquement par *m*, *p* ou *b*),
- variante *il-* (contexte droit: *X* commençant graphiquement par *l* – *inlisible* constituant l'unique exception),
- variante *ir-* (contexte droit: *X* commençant graphiquement par *r* – *irracontable* constituant l'unique exception).

La notation *X/inX* s'appliquera donc aux paires constituées par deux adjectifs identiques à *in-* (*il-*, *im-*, *ir-*) près (*démontable/indémontable*, *prévisible/-imprévisible*, *lisible/illisible*, *réversible/irréversible*, etc.).



Une analyse succincte de la manière dont fonctionne le couple *réversible/irréversible* (cf. Anscombe, 1994) permettra de préciser comment ont été déterminées les étapes de la démarche présentée ici. En effet, *mouvement* se combine tant avec *réversible* qu'avec *irréversible*, et *X/inX* se laissent alors paraphraser, respectivement, par<sup>4</sup> *qui peut se reproduire en sens inverse/qui ne peut pas se reproduire en sens inverse*. Mais *blouson* ne se combine qu'avec *réversible*, et l'adjectif a alors le sens paraphrasable par *qui peut être mis à l'envers comme à l'endroit/qui se porte à l'envers comme à l'endroit*, la glose *qui peut se reproduire en sens inverse* étant exclue<sup>5</sup>; en d'autres mots, *réversible* s'oppose à *irréversible* dans le premier cas, mais non dans le second.

La mise en rapport de ces observations avec la typologie des phrases génériques évoquée au §1 conduit à dire que ni le caractère réversible, ni le caractère irréversible d'un mouvement ne sont représentés discursivement comme constituant une exception à une «règle générale». En revanche, la construction *blouson réversible* caractérise le blouson par une propriété mise en contraste avec une phrase générique de type B, *Un blouson se met généralement à l'endroit, et non à l'envers* (ou encore *Normalement, les blousons ne se portent pas à l'envers, etc.*).

Mon attention se focalisera donc, en un premier temps, sur la relation qui s'établit entre les adjectifs *X* et *inX* dans les environnements *compatibles avec les deux* (cas de figure illustré par *mouvement réversible/mouvement irréversible*); je chercherai à déterminer s'il est possible – ou non – de gloser le sens de *X* et de *inX* par deux paraphrases identiques à *ne... pas* près. J'aborderai ensuite les environnements dans lesquels *X* et *inX* ne commutent pas (cf. *blouson réversible*), avant d'intégrer dans la réflexion les «trous» évoqués au §1 – c'est-à-dire l'absence, par exemple, de *déchirable* face à *indéchirable* ou celle de *injetable* face à *jetable*.

Une dernière remarque concernant les environnements sélectionnés: la relation entre la *propriété* qui correspond à l'adjectif et l'*entité* ainsi caractérisée constituant une des notions centrales de la théorie des stéréotypes, je ne retiens que des exemples où les adjectifs *X* et *inX* sont associés à un *nom*

4 Le recours à une *relative* pour préciser le sens de telle ou telle unité est fréquent dans les ouvrages sur le lexique (cf. p. ex. Mitterand, 1963/1992: 30), et très répandu dans les dictionnaires.

5 Cf. Anscombe (2004: 65): deux occurrences d'un même terme peuvent avoir deux sens différents.

(en excluant, par exemple, *c'est lisible/c'est illisible*, dont l'analyse ne serait pas pertinente pour mon propos).

### 2.1. Environnements où les adjectifs $X$ et $inX$ commutent

La nature de la relation entre l'adjectif  $X$  et l'adjectif  $inX$  dans les environnements compatibles avec les deux sera déterminée par l'application du critère illustré *supra*, suivant que la combinaison comportant l'adjectif  $inX$  s'accommode – ou non – de la paraphrase forgée par l'adjonction de *ne... pas* à celle qu'admet la combinaison comportant l'adjectif  $X$ .

Dans cette perspective, la caractéristique fondamentale de l'opposition observable entre *écriture lisible* et *écriture illisible* est la possibilité de gloser  $X$  et  $inX$  par deux paraphrases identiques à *ne... pas* près (p. ex.: *qui est aisée à lire/qui n'est pas aisée à lire*). Il en va de même pour *rayonnage démontable/rayonnage indémontable* (*qui peut être démonté/qui ne peut pas être démonté, que l'on peut démonter/que l'on ne peut pas démonter*), et pour *matière putrescible/matière imputrescible* (*qui peut se putréfier/qui ne peut pas se putréfier*).

Le couple *prévisible/imprévisible* fonctionne d'une manière similaire – à ceci près que les paraphrases envisageables varient suivant le contexte: ainsi, *(C'est) une réaction prévisible/(C'est) une réaction imprévisible* constituent des combinaisons qui s'accommodent, respectivement, des paraphrases *(C'est) une réaction que l'on pouvait prévoir*<sup>6</sup> et *(C'est) une réaction que l'on ne pouvait pas prévoir*; par contre, la mise en contraste de *personnage prévisible* avec *personnage imprévisible* – constructions qui ne se laissent pas paraphraser par *que l'on peut prévoir/que l'on ne peut pas prévoir* – conduira à proposer, par exemple, *dont on peut prévoir les réactions, les comportements/dont on ne peut pas prévoir les réactions, les comportements*.

Pour ce qui est des *propriétés* prédiquées par ce type d'agencements associant l'adjectif  $X$  – ou l'adjectif  $inX$  – à la désignation d'une entité (ou classe d'entités), on remarque que ni la propriété correspondant à  $X$ , ni celle correspondant à  $inX$  ne sont représentées par le discours comme s'opposant à une phrase générique de type B, comme constituant une exception à telle

6 On peut tout aussi bien envisager les paraphrases *(C'est) une réaction qu'il était possible de prévoir* et *(C'est) une réaction qu'il était impossible de prévoir*, etc.; tout ce qui compte, c'est l'adéquation – pour la combinaison comportant l'adjectif  $inX$  – de la paraphrase forgée par adjonction de *ne... pas* à celle qu'admet la combinaison comportant l'adjectif  $X$ .

ou telle «règle» fondamentale concernant la «nature» de l'item caractérisé: une écriture peut être lisible ou illisible, un rayonnement peut être démontable ou indémontable, une matière peut être putrescible ou imputrescible, une réaction (ou un personnage) peut être prévisible ou imprévisible.

Voyons maintenant le cas de la relation entre l'adjectif **X** et l'adjectif **inX** qui s'établit dans les environnements compatibles *avec les deux* sans qu'il soit possible de gloser le sens de l'un et de l'autre par deux paraphrases identiques à *ne... pas* près.

Ainsi, la propriété prédiquée par l'agencement *une personne désirable* admet la paraphrase *qui inspire un désir charnel* (ou encore *qui excite le désir*), alors que la construction *une personne indésirable* met en scène la caractéristique paraphrasable par *dont on ne souhaite pas la présence* (*dans un pays, une communauté, un groupe...*). La paraphrase *dont on souhaite la présence* (*dans un pays, une communauté, un groupe...*) ne convient pas pour rendre compte du sens de *désirable* dans *une personne désirable*, et on constate l'inadéquation de *qui n'excite pas le désir* pour gloser *indésirable* dans *une personne indésirable*.

C'est un fonctionnement similaire qu'illustre le couple *pitoyable/impitoyable*; si l'on écarte – par analogie avec le traitement des séquences *Je me meurs* et *Je le vous dirai* présenté au §1 – l'emploi étiqueté «vieilli» dans *Le Petit Robert* (édition de 1993) et admettant la paraphrase *qui est enclin, accessible à la pitié*, on constate que *pitoyable* et *impitoyable* commutent dans très peu d'environnements (par exemple, *univers pitoyable/univers impitoyable*) et que la combinaison comportant l'adjectif **inX** ne s'accommode pas de la paraphrase forgée par l'adjonction de *ne... pas* à celle qu'admet la combinaison comportant l'adjectif **X**: *un univers pitoyable est un univers qui inspire la pitié*, et *un univers impitoyable est un univers cruel, sans pitié*.

Quant aux propriétés correspondant respectivement à **X** et à **inX**, on remarque tout d'abord que ni l'une, ni l'autre ne sont représentées comme constituant une exception à une «règle» caractérisant la «nature» de l'entité (ou la classe d'entités) concernée; les environnements dans lesquels peuvent s'intégrer les adjectifs **X** et **inX** ne constituent pas des représentations s'opposant à une phrase générique de type B. En cela, le fonctionnement décrit ici s'apparente à celui que l'on observe en comparant *mouvement réversible* et *mouvement irréversible*, *écriture lisible* et *écriture illisible*, *rayonnement démontable* et *rayonnement indémontable*, *matière putrescible* et *matière imputrescible*.

La différence tient au *type de rapport* entre les propriétés attribuées respectivement à l'entité représentée par les combinaisons comportant **X** et **inX**:

dans les environnements compatibles tant avec **X** qu'avec **inX**, la différence de sens entre *réversible* et *irréversible*, entre *lisible* et *illisible*, entre *démontable* et *indémontable* entre *putrescible* et *imputrescible* n'est pas la même qu'entre *désirable* et *indésirable* (ou encore entre *pitoyable* et *impitoyable*). Dans la première série d'exemples, le recours à **X** et à **inX** revient à envisager l'entité sous le même angle, tout en lui attribuant deux propriétés à cet égard opposées, alors que dans la deuxième série, prédiquer **X** et **inX** revient à envisager l'entité sous deux angles différents.

## 2.2. Environnements où les adjectifs *X* et *inX* ne commutent pas

Evoquée au début du § 2, la compatibilité de *blouson* avec *réversible* mais non avec *irréversible* a pour corollaire le fait que les paraphrases *qui ne peut pas être mis à l'envers comme à l'endroit*/*qui ne se porte pas à l'envers comme à l'endroit*, forgées par l'adjonction de *ne... pas* à celles qui rendent compte du sens de l'adjectif **X** dans *blouson réversible* – ne conviennent pas pour gloser le sens de l'adjectif **inX** dans les environnements où il est par ailleurs susceptible d'être employé (*mouvement irréversible*, *phénomène irréversible*, etc.).

Il en va de même pour *canapé convertible* et *candidat admissible*, environnements où l'adjectif **X** ne commute pas avec l'adjectif **inX**. Le sens de *convertible* se laisse paraphraser ici par *qui peut être transformé pour un autre usage*, et celui de *admissible* par *qui est autorisé à passer l'oral*; or, *inconvertible* dans *monnaie inconvertible* n'admet pas la glose *qui ne peut pas être transformée pour un autre usage*, de même que *inadmissible* dans *hypothèse inadmissible* ne s'accommode pas de la paraphrase *qui n'est pas autorisée à passer l'oral*.

Pour ce qui est de la propriété qui correspond à l'adjectif **X** là où il ne commute pas avec l'adjectif **inX**, les deux premiers exemples prédisent une exception à une phrase générique de type B; en effet, *blouson réversible* peut être mis en rapport avec *Les blousons se portent, généralement, à l'endroit et non à l'envers* – et *canapé convertible* avec *Les canapés sont conçus pour qu'on s'y assoie et non pour servir de lit*. Mais la caractéristique attribuée à l'entité *candidat* dans *candidat admissible* n'est pas représentée comme s'opposant à une phrase générique de type B: à l'issue des épreuves écrites, il y a des candidats autorisés à passer l'oral et des candidats qui ne le sont pas.

Les séquences *effets indésirables d'un médicament*, *encre invisible* et *terrain injouable* constituent, quant à elles, des environnements où l'adjectif **inX** ne

commute pas avec l'adjectif **X**. Le sens de *indésirables* se laisse gloser ici par *que l'on ne souhaite pas/que l'on ne recherche pas*, celui de *invisible* par *qui reste incolore à température normale*, et celui de *injouable* par *où on ne peut pas jouer*; on remarque, là encore, que les paraphrases identiques à *ne... pas près – que l'on souhaite/que l'on recherche, qui ne reste pas incolore à température normale, où on peut jouer* – ne conviennent pas pour rendre compte du sens de l'adjectif **X** là où il commute avec l'adjectif **inX** (cas illustré par *personne désirable, détail visible, coup jouable*).

La propriété qui correspond à l'adjectif **inX** là où il ne commute pas avec l'adjectif **X** peut s'opposer à une phrase générique de type B. En effet, parler d'*effets indésirables d'un médicament* revient à prédiquer une propriété qui déroge à la «norme» concernant les effets d'un médicament – représentée, par exemple, dans *On prend un médicament pour bénéficier de tel ou tel effet que l'on recherche*. De même, *encre invisible* constitue la représentation de l'entité *encre* comme dotée d'une propriété particulière, qui constitue une exception à la règle générale. En revanche, la propriété attribuée à l'entité *terrain* dans la séquence *terrain injouable* n'est pas représentée comme une particularité s'opposant à une phrase générique de type B appartenant au stéréotype du terme *terrain*.

J'en viens maintenant à l'absence, face à un adjectif donné **inX**, de sa «contrepartie positive».

### 2.3. L'adjectif **inX** est attesté, l'adjectif **X** n'est pas attesté

L'observation des paraphrases aptes à rendre compte du sens de l'adjectif **inX** dans *tissu indéchirable, coup imparable, armée invincible* – respectivement, *qui ne peut pas être déchiré, que l'on ne peut pas parer, éviter, esquiver, détourner* et *qui ne peut pas être vaincue* – conduit à avancer que ces séquences représentent l'entité concernée comme dotée d'une caractéristique exceptionnelle, s'opposant à une phrase générique de type B: normalement, un tissu peut être déchiré, un coup est vu fondamentalement comme susceptible d'être évité, esquivé ou détourné, une armée peut *a priori* être vaincue. L'inexistence de l'adjectif **X** (*déchirable, parable, vincible*) est à rapprocher de l'incongruité des énoncés *Ce prunier donne des prunes* ou encore *Le prunier de la voisine donne des prunes*, qui constituent des représentations d'une entité particulière

comme dotée d'une propriété caractérisant de façon générale la classe à laquelle cette entité est déclarée appartenir.

Je me propose de revenir, dans cette optique, sur deux séquences analysées au § 2.2: *effets indésirables d'un médicament* et *encre invisible*, qui représentent elles aussi l'entité concernée comme dotée d'une caractéristique exceptionnelle, s'opposant à une phrase générique de type B. L'adjectif *inX* n'y commute pas avec l'adjectif *X*, attesté par ailleurs – mais qui n'admet pas, dans les constructions où il apparaît, la paraphrase forgée en supprimant *ne...pas* dans celle qui rend compte du sens de *inX*. Par analogie avec l'inexistence des adjectifs *déchirable*, *parable*, *vincible*, une approche «radicale» du phénomène conduit à postuler l'inexistence, dans le lexique du français contemporain, des adjectifs finissant par *-ble* et qui – d'une manière analogue à celle dont *lisible* s'oppose à *illisible* en association avec *écriture*, *démontable* à *indémontable* en association avec *rayonnage*, ou encore *putrescible* à *imputrescible* en association avec *matière* – s'opposeraient, respectivement, à *indésirables* dans *effets indésirables d'un médicament* et à *invisible* dans *encre invisible* (les paraphrases correspondantes étant *que l'on souhaite/ que l'on recherche* et *qui ne reste pas incolore à température normale*).

J'évoquerai, enfin, le cas illustré par *accueil inoubliable*, *forteresse imprenable*, *envie irrépressible*. Les propriétés qui correspondent à l'adjectif *inX* s'opposent à une phrase générique de type B d'une manière similaire à ce que l'on vient d'observer à propos de *tissu indéchirable*, *coup imparable*, *armée invincible* – à ceci près que l'adjectif *X* (*oubliable*, *prenable*, *répressible*) figure dans certains dictionnaires récents (en étant toutefois étiqueté «rare<sup>7</sup>»). J'avancerai que les chances d'apparition des adjectifs *oubliable*, *prenable*, *répressible* dans un discours produit spontanément de nos jours par un locuteur francophone sont comparables à celles que l'on a pu signaler au § 1 à propos des constructions *Je me meurs* et *Je le vous dirai* (ou encore au § 2.1 à propos de *pitoyable* au sens de *qui est enclin, accessible à la pitié*) – et que les propriétés prédiquées dans *accueil inoubliable*, *forteresse imprenable*, *envie irrépressible* sont du même type que celles qui correspondent à l'adjectif *inX* dans *tissu indéchirable*, *coup imparable*, *armée invincible*.

7 Un autre cas particulier est à signaler ici: celui des adjectifs comme *pensable* ou *croyable*, dont les chances d'apparition semblent strictement limitées aux contextes dits *négatifs* (Pinchon, 1971: 15; Anscombe, 1994: 320): *à peine croyable*, *pas pensable*, etc. Ce cas me semble relever du phénomène décrit au § 2.3 (il ne s'agit, pour le moment, que d'une piste à explorer).

Reste le cas des constructions où un nom se trouve associé à un adjectif de type **X**, l'adjectif préfixé **inX** n'étant pas attesté.

#### 2.4. L'adjectif *X* est attesté, l'adjectif *inX* n'est pas attesté

L'examen des séquences *déchets recyclables*, *construction durable*, *attitude critiquable*, *rasoir jetable* – et des paraphrases *déchets que l'on peut recycler*, *construction qui est de nature à durer longtemps*, *attitude qui mérite d'être critiquée*, *rasoir qui est destiné à être jeté, remplacé et non à être entretenu* – conduit, là encore, à distinguer deux cas de figure.

Dans *déchets recyclables*, la propriété attribuée à l'entité *déchets* est représentée comme s'opposant à une phrase générique de type B (*Les déchets sont inutilisables*, *Les déchets ne peuvent plus servir à rien*, etc.). En revanche, *durable* dans *construction durable* ne constitue pas une exception à une quelconque «règle générale» caractérisant les constructions – remarque qui s'applique également à *critiquable* dans *attitude critiquable*, et à *injetable* dans *rasoir injetable*.

Dans cette optique, l'inexistence de *irrecyclable* est à rapprocher de l'incongruité de *canapé inconvertible* – alors que l'inexistence de *indurable*, de *incritiquable* et de *injetable* s'apparente au phénomène illustré par l'incompatibilité de *candidat* avec *inadmissible*.

#### 2.5. En guise de récapitulation

Le tableau 2 présente les correspondances entre les différents types de caractéristiques des constructions analysées.

En focalisant l'attention sur la dernière colonne, on remarque que la nature de la propriété correspondant à l'adjectif **X** – ou à l'adjectif **inX** – détermine la différence entre les types 3 et 4, entre les types 5 et 6, et entre les types 9 et 10. D'autre part, on observe un lien constant entre l'absence de l'adjectif **X** (type 7) et le fait que la propriété prédiquée du fait de l'emploi de l'adjectif **inX** s'oppose à une phrase générique de type B appartenant au stéréotype de l'entité caractérisée: c'est ce qui conduit à rapprocher le type 7 à la fois du type 8 et du type 5. Un rapprochement comparable peut être établi entre le type 3 et le type 9, à ceci près que c'est l'emploi de l'adjectif **X**

qui revient, dans de telles combinaisons, à attribuer à l'entité en question une propriété qui s'oppose à une phrase générique de type B.

Cette approche montre, en outre, les similitudes entre l'incompatibilité de certains environnements avec **X** ou avec **inX** (types 3, 4, 5 et 6) et l'absence de **X** ou de **inX** (types 7, 9, 10, mais aussi type 8 si l'on admet le traitement proposé au § 2.3 *supra*): en effet, dire que l'adjectif **X** n'est pas attesté revient à considérer qu'il ne commutera avec l'adjectif **inX** dans aucun des environnements – la même formule s'appliquant, *mutatis mutandis*, à l'absence de l'adjectif **inX**. De même, on note – pour les types 2, 3, 4, 5, 6 – l'absence d'adjectifs qui s'opposeraient à ceux de la deuxième colonne d'une manière semblable à celle dont **X** et **inX** s'opposent dans la série d'exemples illustrant le type 1.

Type	Exemples	*
n° 1 Environnements compatibles avec <b>X</b> et avec <b>inX</b> Possibilité de gloser <b>X</b> et <b>inX</b> par deux paraphrases identiques à <i>ne...pas</i> près	écriture lisible/écriture illisible rayonnage démontable/rayonnage indémontable matière putrescible/matière imputrescible réaction prévisible/réaction imprévisible personnage prévisible/personnage imprévisible mouvement réversible/mouvement irréversible	non
n° 2 Environnements compatibles avec <b>X</b> et avec <b>inX</b> Impossibilité de gloser <b>X</b> et <b>inX</b> par deux paraphrases identiques à <i>ne...pas</i> près	personne désirable/personne indésirable univers pitoyable/univers impitoyable	non
n° 3 Environnements compatibles avec <b>X</b> et incompatibles avec <b>inX</b>	blouson réversible canapé convertible	oui (adjectif <b>X</b> )
n° 4 Environnements compatibles avec <b>X</b> et incompatibles avec <b>inX</b>	candidat admissible	non
n° 5 Environnements compatibles avec <b>inX</b> et incompatibles avec <b>X</b>	effets indésirables d'un médicament encre invisible	oui (adjectif <b>inX</b> )
n° 6 Environnements compatibles avec <b>inX</b> et incompatibles avec <b>X</b>	terrain injouable	non
n° 7 L'adjectif <b>X</b> n'est pas attesté	tissu indéchirable, coup imparable armée invincible	oui (adjectif <b>inX</b> )



n° 8	L'adjectif <b>X</b> est étiqueté «rare»	accueil inoubliable, forteresse imprenable, envie irréspressible	oui (adjectif <b>inX</b> )
n° 9	L'adjectif <b>inX</b> n'est pas attesté	déchets recyclables	oui (adjectif <b>X</b> )
n° 10	L'adjectif <b>inX</b> n'est pas attesté	construction durable, attitude critiquable rasoir jetable	non

\* La propriété correspondant à **X**– ou à **inX**– s'oppose à une phrase générique de type B.

### Tableau 2

Ces quelques commentaires rejoignent les analyses de Anscombe – dont celle, sans doute la plus pertinente pour mon propos, qui met au jour l'incongruité des combinaisons où une entité se trouve caractérisée par une de ses propriétés *intrinsèques essentielles* (Anscombe, 1994: 304); il s'agit du phénomène dont on a cherché ici à déterminer la nature en examinant la relation qu'une propriété prédiquée entretient avec les phrases génériques de type B. En parallèle, si la correspondance d'une propriété donnée à une phrase générique de type B appartenant au stéréotype d'un nom implique bien l'incompatibilité, avec ce nom, de l'adjectif (**X** ou **inX**) qui exprime cette propriété, l'inverse ne se vérifie pas systématiquement (*cf.* l'incongruité de *terrain jouable*, ou encore celle de *candidat inadmissible*). Il y a là, à coup sûr, un chantier à explorer dans le cadre des recherches à venir; parmi les pistes qui méritent une attention particulière, je mentionnerai l'examen de la compatibilité avec *non* des agencements comportant l'adjectif **X**.

### 3. Pour conclure

En prenant pour point de départ l'observation des *constructions* associant un adjectif **X**– ou **inX**– à tel ou tel *nom*, la démarche exposée ici s'inscrit clairement dans la perspective de la théorie des stéréotypes qui définit les caractéristiques d'un terme par les rapports qu'il entretient avec d'autres termes.

Le recours à l'examen des *paraphrases* aptes à rendre compte du sens des combinaisons dans lesquelles s'intègrent – ou non – les adjectifs étudiés reflètent le souci de proposer des outils d'analyse visant à élaborer une approche *hiérarchisée* de la diversité des faits discursifs observés.

En outre, cette façon de procéder fournit une approche rigoureuse de la notion de *propriétés opposées*, et facilite la mise en relation des propriétés prédiquées à propos d'une entité donnée avec les *phrases génériques* appartenant au stéréotype de cette entité.

Les analyses présentées ici permettent, enfin, d'envisager une classification des propriétés désignées par les adjectifs finissant par *-ble*, typologie qui pourra être étendue à d'autres catégories d'adjectifs – de manière à apporter un éclairage non seulement sur la généricité, mais aussi sur la structuration du lexique.

## Références bibliographiques

- Anscombre, J.-C. (1990): «Thème, espaces discursifs et représentation événementielle», in Anscombre, J.-C. & Zaccaria, G. (éds.): *Fonctionnalisme et pragmatique*, Milan, Unicopli, 43-150.
- , (1994): «L'insoutenable légèreté morphologique du préfixe négatif *in-* dans la formation d'adjectifs», *Linx*, numéro spécial «La négation», 299-321.
- , (1995): «La nature des *topoi*», in Anscombre, J.-C. (dir.): *Théorie des *topoi**, Paris, Ed. Kimé, 49-84.
- , (1996): «Semántica y léxico: *topoi*, estereotipos y frases genéricas», *Revista Española de Lingüística*, 25, 2, 97-310.
- , (1998): «*Pero/ sin embargo* en la contra-argumentación directa: razonamiento, genericidad y léxico», *Signo y Seña*, 9, 75-104.
- , (2001): «Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes», *Langages*, 142, 57-76.
- , (2002): «*Mais/pourtant* dans la contre-argumentation directe: raisonnement, généricité et lexique», *Linx*, 46, 115-131.
- , (2004): «Quelques remarques sur l'existence et le fonctionnement d'un *si* concessif en français contemporain», in Donaire, M.L. (dir.): *Dynamiques concessives*, Madrid, Arrecife, 41-74.
- Charolles, M. (1994): «Anaphore associative, stéréotype et discours», in Schnedecker, C., Charolles, M., Kleiber, G. & David, J. (éds.): *L'anaphore associative*, Paris, Klincksieck, 67-93.
- Ducrot, O. (1980): «Analyse de textes et linguistique de l'énonciation», in Ducrot, O. *et al.*: *Les mots du discours*, Paris, Les Éditions de Minuit, 7-92.
- Fradin, B. (1984): «Anaphorisation et stéréotypes nominaux», *Lingua*, 64, 325-369.

- Fuchs, C. (1994): *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys.
- Galmiche, M. (1985): «Phrases, syntagmes et articles génériques», *Langages*, 85, 2-39.
- Haillet, P.P. (2007): *Pour une linguistique des représentations discursives*, Bruxelles, De Boeck.
- Kleiber, G. (1987): *Du côté de la référence verbale. Les phrases habituelles*, Berne, Peter Lang.
- , (1988): «Phrases génériques et raisonnement par défaut», *Le Français Moderne*, 56, 1/2, 1-15.
- , (1989): «Généricité et typicalité», *Le Français Moderne*, 57, 3/4, 127-154.
- , (1993): «L'anaphore associative roule-t-elle ou non sur des stéréotypes?», in Plantin, C. (dir.): *Lieux communs, topoï, stéréotypes, clichés*, Paris, Ed. Kimé, 356-371.
- Mitterand, H. (1963/1992): *Les mots français*, Paris, PUF.
- Pinchon, J. (1986): «Les préfixes négatifs in-, non-, a-», in Pinchon, J.: *Morphosyntaxe du français. Etude de cas*, Paris, Hachette, 11-26.
- Putnam, H. (1975): «The Meaning of «Meaning»», *Philosophical Papers*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press, 215-271.
- , (1990): *Représentation et réalité*, Paris, Gallimard.



# *Un groupe de citoyens manifestait/manifestaient devant la mairie: l'accord du verbe, syntaxe ou sémantique?*

María Luisa DONAIRE  
Université d'Oviedo

## Introduction

La grammaire classique inclut l'accord parmi les problèmes syntaxiques et morphologiques. Mais il y a un cas particulier qui a attiré l'attention des grammairiens et qui engage une réflexion à propos de la caractérisation de l'accord comme phénomène sémantique.

Il s'agit des énoncés tels que (1), à structure superficielle Dét-N1-*de*-N2-V, où N1 est un nom singulier et N2 est un N pluriel, V pouvant s'accorder avec N1 ou avec N2 (Vsg/Vpl):

- (1) Un groupe de citoyens manifestait/manifestaient devant la mairie<sup>1</sup>

Cette propriété contrevient à une règle fondamentale de la syntaxe, d'après laquelle *le verbe s'accorde avec son sujet*<sup>2</sup>. Traditionnellement, on parle de *syllipse* ou accord *ad sensum*, sans autre explication, ce qui contribue à y ajouter de la bizarrerie. D'ailleurs, la question se révèle encore comme plus ardue du moment que l'accord le plus fréquent semble être celui avec N2, c'est-à-dire, avec le N complément (*cf.* Grevisse, 1993: 649)<sup>3</sup>.

Je passerai en revue brièvement les diverses descriptions syntaxiques et sémantiques qui ont été avancées à propos de ces énoncés, pour proposer finalement une nouvelle optique en faisant appel à deux théories sémantiques, la théorie des stéréotypes et la théorie de la polyphonie.

- 1 L'arrêté Haby (1976) établit: «L'usage admet, selon l'intention, l'accord avec le mot collectif ou avec le complément. On admettra l'un et l'autre accord dans tous les cas». On viendra plus tard sur la nature syntaxique des éléments intervenant dans ce type d'énoncés.
- 2 *Cf.*, par exemple, la *Grammaire méthodique* de Riegel *et al.* (1994: 345): «En règle générale, le verbe s'accorde en personne et en nombre avec le sujet».
- 3 D'après Milner (1978: 88), au contraire, «c'est l'accord au singulier qui est le plus régulier».